

SERGE TCHAKHOTINE

Le viol des foules par la propagande politique



tel gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1952*

Extrait de la publication

L'alliance entre la Science et les travailleurs, ces deux pôles extrêmes de la Société, qui par leur union peuvent libérer de toute entrave la civilisation — voilà le but auquel j'ai décidé de vouer ma vie jusqu'à mon dernier souffle!

Discours sur *La Science et le Travail*
de Ferdinand Lassalle.

Ce doit être nécessairement l'œuvre, en premier lieu, d'un Ordre d'hommes et de femmes, animés d'esprit combatif, religieusement dévoués, qui s'efforceront d'établir et d'imposer une nouvelle forme de vie à la race humaine.

Phrase finale du livre de H. G. Wells
The shape of things to come, the ultimate revolution.
(Le modèle des choses à venir, l'ultime révolution.)

Je dédie cette œuvre
à la mémoire de deux hommes qui m'ont inspiré
dans son accomplissement : mon grand maître
I. P. PAVLOV,
le génial chercheur des mécanismes sublimes de la pensée,
et mon grand ami
H. G. WELLS,
le génial penseur de l'avenir.

AVANT-PROPOS

Ce livre a déjà une histoire quelque peu mouvementée. Déjà la parution de sa première édition en France en 1939, deux mois avant la guerre, ne s'est pas faite sans incidents. Après toutes les corrections, l'auteur reçut les dernières épreuves — pour signer le « bon à tirer » — qui n'étaient pas accompagnées des épreuves corrigées précédemment; à sa grande stupeur, il constata que le livre avait été, entre temps, censuré (en France! où la censure n'existe pas) : tous les passages désagréables à MM. Hitler et Mussolini y étaient supprimés (et ceci deux mois avant la guerre!), de même que la dédicace, ainsi libellée : « Je dédie ce livre au génie de la France à l'occasion du 150^e anniversaire de sa Grande Révolution. » On a su par la suite que la censure avait été pratiquée par le Ministère des Affaires étrangères dirigé alors par M. Georges Bonnet; en ce qui concerne la dédicace, le Ministère des Affaires étrangères de la Troisième République avait trouvé que « c'était démodé »! Et ceci en année où le monde entier fêtait cet anniversaire!

Sur sommation de l'auteur, qui, fort de la loi française, a réagi, les phrases et les idées supprimées furent remises en place et le livre parut sous sa forme d'origine. Mais deux mois après sa parution, alors que la guerre était déjà déclarée, la police de Paris faisait une rafle du livre dans les librairies. Enfin, en 1940, les Allemands, ayant occupé Paris, le confiscèrent et le détruisirent.

Entre temps des éditions anglaises (entre autres une populaire, faite par les éditions du Labour Party), américaines et canadiennes, ont répandu les idées énoncées, et après la guerre une nouvelle édition française s'imposa. Elle paraît donc totalement revue et amplifiée, vu que depuis, la science de la psychologie objective, base de ce livre, avait accumulé une foule de nouveaux faits de première importance et que les événements politiques avaient changé notablement la face du monde. L'auteur a cru utile de munir cette nouvelle édition d'une vaste bibliographie, d'illustrations qui facilitent la compréhension des faits et des lois scientifiques énoncés, d'un copieux index permettant un meilleur repérage des noms d'auteurs et de problèmes.

On pourrait peut-être reprocher à l'auteur de ne pas s'être limité à exposer les idées et les démonstrations scientifiques essentielles du principe du « viol psychique des masses », mais de s'être hasardé de faire appel à l'actualité politique du moment historique que nous vivons et même de prendre position (un critique, d'ailleurs bienveillant, lui a reproché d'être « systématique »). Pour sa justification, l'auteur voudrait dire que, de son avis, la meilleure démonstration de la justesse des idées énoncées, qui transforme l'« hypothèse » en « théorie », est précisément la possibilité d'apporter des preuves tirées du passé (dans ce cas, par exemple, l'histoire de la lutte de 1932 en Allemagne) et des ébauches de l'avenir corroborant ces idées; suivant logiquement l'application des lois énoncées, dans les réalisations présumées, on peut vérifier la valeur des premières.

D'autre part, l'analyse du vécu actuellement, au moyen de normes nouvelles en question, donne l'impression du « pris sur le vif », de la réalité concrète. En plus, il nous semble qu'en faisant une critique purement abstraite, théorique, on abandonne le lecteur à mi-chemin, insatisfait, rêveur. La critique doit toujours s'accompagner de propositions de solutions pratiques, elle doit être constructive. Et enfin, chaque acte humain doit avoir, à notre avis, un élément social, une incitation à l'action, adressée à autrui — si l'on veut, un peu de psychagogie, qui entraîne, qui crée l'élan optimiste, source du progrès.

Hélas, le monde est divisé aujourd'hui en deux camps hostiles, qui se méfient, qui se préparent à se ruer l'un sur l'autre et à transformer cette Terre merveilleuse, qui a vu l'aventure humaine et où tant de miracles de la pensée, de l'art, de la bonté se sont accomplis, en un brasier qui ne laissera que des ruines fumantes...

Hélas, tout se polarise aujourd'hui dans l'une ou l'autre direction. Ce livre cherche à être objectif, impartial, et de dire aux deux camps leurs faits sans ambages, en poursuivant deux seuls buts : la vérité scientifique et le bonheur du genre humain tout entier. On peut, on doit y parvenir!

L'auteur est heureux de remercier cordialement ses amis M. Ch. Abdullah, et M. St. Jean Vitus, qui l'ont aidé à revoir le manuscrit du point de vue de la langue française.

Serge TCHAKHOTINE

Docteur ès sciences,
Professeur d'Université.

Paris, le 1^{er} septembre 1952.

INTRODUCTION

La défaite des démocraties. — Buts de la culture humaine. — Le danger de sa destruction. — Le salut. — La thèse révolutionnaire. — La thèse scientifique réaliste.

Pour légitimer leurs conquêtes, les dictateurs faisaient souvent valoir qu'elles se sont effectuées pour la plupart pacifiquement, ou, tout au moins, sans emploi de violence physique. Ce n'est vrai qu'en apparence : l'absence de guerre n'empêche pas l'emploi d'une violence non moins réelle qu'est la *violence psychique*.

La menace — les discours de Hitler — associée à la vue de l'arme meurtrière — la mobilisation de l'armée allemande — voilà la formule exacte, selon laquelle les dictateurs modernes exercent la violence psychique : c'est précisément ce qui s'est passé, par exemple, en Europe en septembre 1938, ce qui a amené la capitulation des vieilles démocraties européennes à Munich.

« Nous avons réalisé un armement tel que le monde n'en a jamais vu — je peux l'avouer ouvertement maintenant. »

« J'ai, en ces cinq années, armé effectivement. J'ai dépensé des milliards et équipé les troupes avec les armes les plus modernes. »

« Nous avons les meilleurs avions, les meilleurs tanks... »

Ce sont des phrases du discours du chancelier Hitler, au Palais des Sports à Berlin, le 27 septembre 1938, discours adressé au monde entier à l'écoute.

« J'ai donné l'ordre d'ériger des forteresses géantes en face de la ligne Maginot française », déclarait-il au milieu des hurlements approbateurs de la foule nazie à Nuremberg.

« Les forces allemandes... », « le glaive allemand... », etc., voilà ce qu'on entendait de la bouche du maître de l'Allemagne dans les années fatidiques qui ont précédé la deuxième guerre mondiale, et cela se répétait à chaque occasion.

« Le poignard — voilà notre meilleur ami », déclarait cyniquement Mussolini; une carabine au-dessus d'un livre —

tel était le symbole qu'il donna à la jeunesse universitaire italienne.

« Que préférez-vous, du beurre ou des canons? » demandait-il à une foule électrisée, en délire, qui répondait, hébétée, « des canons! ».

« La paix », « de la paix », « à la paix »... voilà le refrain qu'on déclinait en réponse à ces paroles des dictateurs, en toutes occasions, dans toutes les situations, dans le camp adverse, dans les démocraties européennes.

La paix, bien sûr, qui ne la veut pas? Qui est assez fou ou assez misérable pour invoquer le pire de tous les fléaux humains? Mais avoir horreur de la guerre est une chose, — et cultiver l'espoir de la conjurer par les paroles seules, par des litanies ou les invocations en face du danger — est une autre affaire, et celle-ci relève, en vérité, de certaines pratiques médiévales, où, à l'incendie, à la peste, à la sécheresse, on opposait des processions avec des images saintes!

Au bord du gouffre, il faut se poser la question : où l'humanité va-t-elle donc? Comment est-il possible qu'elle continue à courir fatalement à son suicide? Pourquoi cette incapacité à diriger sa destinée, quand tout nous prouve que le produit de l'intelligence humaine — la Science et ses conséquences, les progrès techniques et ceux de la culture, ont atteint des hauteurs vertigineuses.

Qu'est-ce que la *culture humaine*? N'est-elle pas une évolution de l'Homme vers son émancipation, sa libération devant les dangers matériels, son élan vers un état où tous les germes sublimes, dont il est le vase d'élection, pourront s'épanouir? La course à la Liberté — voilà le sens de la culture humaine. Les bienfaits matériels de la culture ne combleront pas les désirs de l'homme : dès qu'il les a atteints, il aspire à quelque valeur plus haute, à des satisfactions, à des transports d'ordre purement spirituel, et ceux-ci sont inconcevables sans la liberté. Mieux encore. L'Homme de notre temps a tendance à vouloir la liberté, même s'il n'a pas encore atteint la possession des biens matériels — et c'est là un fait sublime; souvent même, désespéré, il songe que la liberté est le seul moyen réel d'atteindre ces biens qu'on lui refuse.

Culture humaine et liberté ne font qu'un.

Mais voici que s'affirme un courant, de plus en plus puissant, qui détruit le peu de liberté qui existe déjà, épars dans le monde, courant d'idées qui proclame, mensonge notoire (puisqu'en contradiction avec les lois biologiques de l'évolution) qu'une différence capitale sépare les races humaines, que la

sélection naturelle aboutit à former des races pures, que ces races existent, qu'elles ont le droit, par le fait de leur supériorité, de priver de liberté les autres races, qu'un homme peut et doit dominer les autres, qu'il a même le droit de disposer de la vie et de la mort de ses semblables.

Ces théories, ne sont-elles pas véritablement des réminiscences d'une étape inférieure, dépassée par l'humanité, ne sont-elles pas un recul camouflé vers une époque qu'on tente de faire revivre au profit de quelques usurpateurs égoïstes — essai (vain d'ailleurs) de renverser le sens de la marche de l'Histoire. Vain, parce qu'en contradiction flagrante avec tout ce qui est la cause de notre progrès — avec la Science, la Technique, l'Idée de Société.

Si, par une coïncidence fortuite, cette tendance erronée l'emporte sur l'évolution normale et saine, si elle n'est pas combattue et maîtrisée comme une maladie contagieuse, on s'approche alors du gouffre et la menace de la destruction générale se dresse, spectre affreux, devant l'humanité tout entière.

Mais, comme un organisme envahi par le mal se cabre, lutte, cherche à fuir le danger, de même les peuples, inquiets, sentant vaguement le péril, commencent à s'émouvoir, à pousser les meilleurs de leurs enfants à chercher la voie du salut. Et voici que surgit la *thèse révolutionnaire*. La révolution, la véritable révolution d'un peuple, est toujours une réaction tendant à son salut. Quand je dis « la véritable révolution », j'entends qu'un putsch, même victorieux, n'est pas encore une révolution. C'est pourquoi la soi-disant « révolution » fasciste ou celle d'Hitler, montée de toutes pièces par un individu, par un Hitler, par un Mussolini, ne sont aucunement comparables à la Grande Révolution Française, ou à la Révolution Russe ou Chinoise. Certes, un Robespierre, un Lénine, ont joué dans ces révolutions un rôle important, mais ils étaient, eux-mêmes, mus par la force du flot humain spontanément dressé, sans préparation, sans ces calculs qui caractérisent les mouvements fascistes et national-socialiste. La contre-révolution est toujours, par contre, un mouvement organisé par des individus, et c'est pourquoi il est beaucoup plus logique de traiter le fascisme et l'hitlérisme et ce qui les remplace aujourd'hui, comme des mouvements contre-révolutionnaires.

La théorie extrémiste du « Tant pis, tant mieux » pour accélérer l'avènement de l'âge d'or, justifiée autrefois, est périmée aujourd'hui. Les partis socialistes et démocratiques n'ont pu exploiter les possibilités qui s'offraient à eux dans le passé plus ou moins récent. Une dernière occasion était la fin

de la deuxième guerre mondiale. On n'a pas eu le courage d'aller de l'avant, on regardait en arrière — et ceci vaut pour tous les pays. Le sursaut de la résistance a été gâché partout. Une nouvelle et véritable révolution se prépare, elle gronde dans les entrailles de tous les peuples; un malaise se manifeste, et c'est précisément là un réflexe collectif contre la tentative d'imposer à la marche de l'humanité une direction opposée à son évolution naturelle, qui est caractérisée par la rencontre dans le temps des progrès matériels et de la soif de liberté.

Mais cette révolution imminente, comment doit-elle se faire? Là réside toute la question. Doit-elle être une explosion élémentaire, balayant tous les obstacles sur sa route, emportant dans un tourbillon les conquêtes que le progrès humain a accumulées sur un rythme toujours plus accéléré en ces derniers temps? Ou bien, doit-on et peut-on canaliser le flot impétueux, le mener à bon port sans trop de sursauts, sans la destruction de nerfs « vitaux », sans effusion d'un sang précieux, sans une guerre « moderne » — cauchemar affreux de notre temps, conséquence des progrès techniques récents.

Eh bien, oui, cette possibilité de révolution « sèche » existe; elle est parfaitement réelle, non moins réelle que celle réussie jusqu'à présent par les armes meurtrières, connue depuis des siècles. Et cette voie nous est indiquée par le *réalisme scientifique*, par des déductions qu'on peut tirer de nos progrès scientifiques modernes, d'une part, et de l'autre, par l'examen pratique des mouvements anti-sociaux de notre temps — le fascisme et l'hitlérisme.

Il est vrai que l'arme employée par Hitler, dans sa lutte pour le pouvoir en Allemagne, comme dans celle pour l'hégémonie en Europe, et aujourd'hui reprise, par ses successeurs, pour l'hégémonie mondiale, n'était aucunement le produit de ses méditations réfléchies, d'une connaissance scientifique des bases biologiques des activités humaines; loin de là, ce peintre en bâtiment n'était pas alourdi par des études de bibliothèques de sociologie, d'économie politique, de droit, par des dogmes s'entrecroisant, se heurtant, accumulant plus de théories que de faits. Non, en véritable ingénu, en homme nouveau, il n'avait qu'une intuition saine, un bon sens bien primitif et sans scrupules. Voilà le secret de sa réussite envers et contre tous les hommes d'État diplômés de son propre pays, et ceux de l'Europe tout entière.

Quelles sont donc, alors, ces armes prodigieuses, la « pierre philosophale » de cet alchimiste politique de notre temps?

Sans en connaître les mécanismes, sans les comprendre, il maniait ces armes et il triomphait, parce qu'il était, à vrai dire, le seul qui en usait; c'était son monopole, son privilège, puisque ses adversaires ne les distinguaient pas, ou, s'ils les voyaient, les abhorraient et y renonçaient délibérément, en bons intellectuels figés dans le carcan de leur érudition périmée.

Il convient donc de dégager les idées principales, qui sont à la base des événements que nous vivons si douloureusement, puisque le fascisme et son héritier actuel — le capitalisme militant — viole, en vérité, le psychisme des masses populaires par sa propagande néfaste. Que faire donc pour lui barrer la route?

La première condition, c'est de *comprendre* les mécanismes qui sont à la base de son action : les théories de psychologie objective de mon grand Maître, le professeur Pavlov, en donnent la réponse.

Après avoir compris, il faut *agir*. Le socialisme, la foi en les destinées humaines, l'élan, se basant sur les données de la science moderne, sont la deuxième condition de l'action. H. G. Wells, dans ses visions, en donne une synthèse.

Ce travail qui est un essai de fonder l'action politique sur une base rigoureusement scientifique, veut contribuer à la fusion de ces deux formes essentielles de la pensée d'aujourd'hui.

LA PSYCHOLOGIE, SCIENCE EXACTE

Les sciences de l'Homme. — Le système des sciences. — La place de la psychologie. — Le behaviorisme. — Pavlov et la psychologie objective. — La théorie des réflexes conditionnés. — La signalisation psychique. — L'inhibition. — L'irradiation et la concentration. — Les analyseurs. — Les localisations cérébrales. — Les réflexes du 2^e degré (greffés). — « Acteurs » et « Spectateurs ». — Le sommeil. — La suggestion. — Le réflexe de but. — Le réflexe de liberté. — Les caractères. — La parole. — L'ordre impératif. — La physiologie évolutive. — Les phénomènes subjectifs. — Les facteurs humoraux. — La psychophysiologie comparée. — Les réactions conditionnées chez les Protozoaires. — La micro-puncture ultraviolette. — La mémoire cellulaire. — Le système des réactions de comportement. — Les instincts et les pulsions. — Les réflexes à base de la pulsion combative. — Les quatre pulsions et la sociologie.

« Le décalage que nous observons aujourd'hui à la source des déséquilibres contemporains est occasionné par un inquiétant retard des sciences de l'Homme, qui lui donneraient le pouvoir sur lui-même, par rapport aux sciences de la Nature, qui, en trois siècles, lui ont donné le pouvoir sur les choses. Puisque l'Homme, après avoir transformé son milieu, commence à pouvoir agir sur lui-même, et en fait agit, la question se pose : comment rendre cette action inoffensive, et si possible féconde¹ ». Et puisque, ajouterons-nous, l'action humaine n'est autre chose qu'une conséquence des processus biologiques, voire nerveux, qui se déroulent dans chaque individu, il est clair que la question des activités humaines, de leurs formes et de leurs mobiles est du domaine de la science, connue sous le nom de psychologie.

Entendons-nous : on peut considérer ce mot sous deux aspects. D'un côté, la *psychologie introspective*, qui parle du « Moi », des « sensations », de la « volonté », etc. Quoique cette

branche de la pensée humaine ait, sans doute, accumulé, pendant des siècles, une foule d'observations et de réflexions de très grande valeur, elle ne peut plus être envisagée comme une « science » équivalente à nos sciences exactes d'aujourd'hui : la physique, la chimie et même la physiologie. L'analyse et la synthèse scientifiques ne peuvent rien faire sans la notion de l'enchaînement, de la causalité, et il est clair que dans le cas des études psychologiques classiques ou introspectives, la causalité ne peut être mise en jeu avec la rigueur exigée nécessairement par les sciences exactes.

Il faut faire une distinction nette entre les types de penser qui s'imposent dans le discernement des aspects différents comme dans le cas présent : il y a la pensée anthropomorphe, qui assigne aux phénomènes naturels des éléments intentionnels (des buts), en partant de l'expérience que l'activité humaine, surtout sociale, est toujours accompagnée de buts à atteindre, et il y a la pensée objective dans les sciences exactes, qui ne connaît pas de finalité dans les phénomènes de la nature.

Nous venons donc à cette autre psychologie, qui a pris le nom de *psychologie objective* et qui est en liaison étroite avec la physiologie, cette science du dynamisme même des phénomènes vitaux qui réalise, de plus en plus, l'union de ceux-ci avec les phénomènes généraux de la nature, objets des sciences exactes : la physique et la chimie.

Ces sciences exactes ont pris de nos jours l'essor formidable que nous voyons à chaque pas, grâce à deux éléments essentiels qui les caractérisent : d'un côté, ce fut l'appel au dynamisme de la raison, qui cherche à ramener à l'unité les pluralités que constate l'expérience de chaque jour, et de l'autre, la vérification de la justesse de cette manière de penser par une expérimentation *ad hoc*.

Or, si nous voulons traiter de cette nouvelle psychologie objective ou physiologique, la première question qui s'impose est celle de sa place exacte dans le système des sciences biologiques.

Freud (56) fait une distinction entre la psychologie et les sciences de la nature : pour lui, il n'y a que ces deux grands embranchements des connaissances humaines; dans la psychologie même il distingue la psychologie individuelle et la psychologie sociale (ou psychologie des masses). Mais, la psychologie ne s'occupe que rarement de l'individu isolé; dans le bagage psychique de chaque homme — être social — les éléments sociaux sont toujours présents et déterminent son comportement à tout moment. C'est pourquoi, selon

SERGE TCHAKHOTINE

Le viol des foules par la propagande politique

Censuré en 1939 par le ministère français des Affaires étrangères, détruit en 1940 par les Allemands, ce livre a été finalement réédité au début des années 1950 dans sa version actuelle augmentée et actualisée. C'est un traité classique de psychologie sociale qui cherche à démontrer comme à comprendre les mécanismes auxquels obéissent les foules, les masses et, plus généralement, la formation de la volonté politique et l'action politique. Quatre impulsions affectives primaires sont mises en œuvre par la manipulation propagandiste et idéologique : l'agressivité, l'intérêt matériel immédiat, l'attrance sexuelle au sens large, la recherche de la sécurité et de la norme. Cette psychologie sociale discute, bien sûr, Freud, mais aussi Jung, Tarde et Pavlov.

C'est bien évidemment sur le terrain historique de l'affrontement entre propagande nazie et résistance social-démocrate que l'auteur se situe dans un premier temps pour analyser les raisons du fulgurant succès de Hitler et celles de l'échec de la démocratie. Mais il étend ses investigations au-delà de ces événements et traite aussi de la propagande soviétique, de l'affrontement idéologique de la guerre froide, du pacifisme, bref, des formes générales de la propagande, de sa réussite ou de son échec, ainsi que des moyens d'y résister, ce qui conduit l'auteur, savant biologiste, à parler ici en sociologue et, surtout, en pédagogue.

B. Kustodiev : "Le Bolchevik" (détail). Photo © Edimedia.



92-XI A 72727

Extrait de la publication

ISBN 2-07-072727-0